

ENTRETIEN

CRISIÉ

entre des collectionneurs
et contributeurs
à l'exposition
« Collective Collection # 2 :
Jacques Girard »
au BBB centre d'art

janvier 2017

Entretien mené avec des collectionneurs et contributeurs à l'exposition : Régis Bergua, Michel Bousseyroux C. C., Geneviève Dortignac, Pierre Manuel, Layla Moget, D. S. et Cécile Poblou

L. P. : Quel a été, selon vous, le rôle tenu par la galerie Jacques Girard à Toulouse ?

Régis Bergua : C'est un rôle primordial. C'était la seule galerie à Toulouse. Ailleurs, je n'en connais pas de cette qualité. Il a permis de faire connaître des artistes confirmés mais également de jeunes artistes que l'on ne pouvait pas voir ailleurs. Jacques Girard avait ce que l'on appelle un œil redoutable. Il pouvait apprécier un artiste très rapidement mais surtout il pouvait choisir parmi les œuvres qui lui étaient proposées la plus belle œuvre, ce que ne font pas d'autres galeristes. On peut exposer Viallat ou François Rouan ou Louis Cane. Mais tous ont réalisé de très belles œuvres et d'autres qui le sont moins. Jacques Girard savait choisir. Il faut savoir que des galeristes parisiens très réputés doivent rester plusieurs jours devant une œuvre pour savoir s'ils vont l'exposer ou non.

Michel Bousseyroux : La galerie Jacques Girard a été une référence à Toulouse pour tous les amateurs d'art, en tout cas pour moi et ma femme, Nicole. Car Jacques Girard a promu par ses expositions les plus grands artistes de l'époque ainsi que des jeunes artistes. Ce que j'appréciais chez lui c'est qu'il était toujours à la recherche de jeunes talents, qu'il aimait aller rencontrer ici ou là, à Marseille, à perpète.

C. C. : Le rôle de passeur d'art contemporain, avec des artistes reconnus qui ont une dimension historique mais aussi des prises de risques avec de jeunes artistes dont il a su de suite voir le talent (artistes du creuset marseillais..), avec le souci d'initier petit à petit les néophytes à l'art contemporain.

Geneviève Dortignac : L'époque portait en elle un dynamisme culturel. Dans cette période émergente pour Toulouse qui n'avait pas encore un Centre d'Art moderne et contemporain, Jacques Girard a eu un rôle novateur artistique sur la région Midi-Pyrénées. Sa décision d'ouvrir une galerie était réfléchie et il l'a réalisé pour la mener à long terme, parce qu'il aimait profondément l'art et les artistes. Il avait un réel contact avec eux, signatures connues ou émergentes. Sa réflexion sur l'art, sa connaissance, ses points de vue pertinents, son écoute ont attiré un public désireux de culture contemporaine et de collectionneurs. Il avait lui-même une âme de collectionneur avant celle de « marchand de tableaux » qu'il n'aimait pas être. Et disait « je n'aime pas vendre mais j'ai besoin de vendre ». Cela ne l'aidait pas financièrement mais son honnêteté intellectuelle l'empêchait d'agir autrement ! Malgré sa grande discrétion, le sérail des galeries parisiennes reconnues lui apportait une « valeur crédit » certaine.

COLLECTIVE
COLLECTION #2,
JACQUES GIRARD

entretiens croisés
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org

Pierre Manuel : Ayant quitté Toulouse pour Montpellier à l'été 1991, ma perception du travail de Jacques et du rôle de sa galerie est nécessairement partiel – même si régulièrement j'ai continué de lui rendre visite lors de mes passages à Toulouse, pour mes cours au département d'arts plastiques du Mirail ou pour y voir des amis.

Ma première observation c'est que la situation personnelle de Jacques comme galeriste ne peut être détachée de son contexte que je caractériserais par 3 phases. La première qui suit la création de la galerie et se prolonge jusque vers la fin des années 80 a été une phase dynamique. Quelques signes : le nombre de personnes aux vernissages ; l'intérêt porté à ce moment-là par les représentants des institutions ou de la presse ; les choix des artistes exposés issus ou proches de Supports/Surfaces (Dezeuze, Pagès, Pécheur, Cane, Devade, Pincemin, Viallat etc.) mais aussi d'approches plus conceptuelles (Daniel Bonnal) ou venant d'horizons autres (M. Anderson ; Ph. Hortala ; A. Delay ; Ph. Lamy ; Victor Gray) ou des artistes venant de sa proximité avec Piet Moget – Jean Messagier ; Charchoune ou Geer Van Velde). Les choix étaient sûrs. Sans parti-pris : même l'importance des artistes issus de la mouvance Supports/surfaces n'oblitérait pas les générations plus anciennes (O. Debré) ou plus jeunes (M. Frydman, A. Pesce ou V. du Chéné). Le respect envers le travail de Jacques ne laissait pas de place au doute quant à l'intérêt de ses choix qu'aucun nombrilisme régionaliste ne bridait. Je pense que c'est à cette époque que s'est constitué un petit cercle de collectionneurs qui lui resteront fidèles pendant des années. La qualité de la programmation résultait du mélange entre des artistes déjà connus même s'ils avaient été peu montrés à Toulouse et parfois jamais et d'autres plus jeunes (quelques-uns vivaient à Toulouse). Il était très important à ce moment de décentralisation culturelle qu'une galerie de province affiche la possibilité d'expositions rigoureuses et ambitieuses. Comme d'autres espaces institutionnels ou associatifs, au début des années 80, la Galerie Jacques Girard était porteuse d'une affirmation simple : **c'est possible**. Bien sûr maintenir une galerie était difficile : la seule galerie un peu engagée dans des choix contemporains – la galerie Protée – avait quitté la rue Croix Baragnon pour la rue de Seine, à Paris. Les attentes et les pressions des artistes étaient fortes pour y montrer leur travail. Mais Jacques avait tenu bon sur ses choix et sa galerie s'était longtemps imposée comme la seule de sa qualité.

Rétrospectivement pourtant trois failles ont commencé à fragiliser ce travail : l'ignorance voire le mépris dans lesquels les institutions d'art contemporain (le FRAC ou la préfiguration du Musée des Abattoirs) l'ont tenu. Jacques n'a pas compris cet ostracisme et s'est ensuite détourné de tout effort envers ces structures et leurs relais dans la ville. Comme si la fonction marchande était substantiellement contraire à la définition de l'œuvre d'art ; et alors même que ces institutions achetaient aussi mais dans des galeries de Paris ou de capitales étrangères. La seconde résulte d'une situation suffisamment favorable pour lui à cette époque pour se passer de collaborations avec des structures associatives ou d'enseignement (Le CIAM du Mirail, l'École des Beaux-arts etc.). Il y a eu certes de la part de Jacques de timides approches mais pas une volonté réelle de s'insérer dans ce tissu « art contemporain » que la décentralisation culturelle avait fait germer. Jacques était un marchand, se revendiquait tel et avait une méfiance instinctive envers tout ce et tous

COLLECTIVE
COLLECTION #2,
JACQUES GIRARD

—
entretien croisé
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

—
96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org
—

ceux qui *discouraient* sur l'art, prétendaient l'enseigner ou en faisaient un objet « culturel » : objet de spectacle, de loisir, de communication politique. La possession de l'œuvre était pour lui la relation la plus profonde et sincère que l'on pouvait avoir avec elle. C'était malgré nos relations amicales un point d'achoppement que nous cherchions à masquer mais qui revenait très vite à la surface. Jacques avait un jugement sûr pour le choix des œuvres et des artistes mais il ne voulait ou ne pouvait pas l'explicitier. Mais en même temps cela le coupait d'un milieu enseignant qui aurait pu être un soutien et lui donner les moyens de porter son action au-delà de sa galerie. La troisième difficulté à laquelle il s'est heurté et qui s'est aggravée a été son isolement dans la galerie. Il a été aidé par plusieurs assistantes – je me souviens du bref passage de Bernadette Durand que je connaissais par ailleurs et qui restera ensuite des années à la Galerie Kandler. Mais je l'ai connu le plus souvent seul dans sa galerie – donc se déplaçant rarement pour aller voir ateliers et exposition. Au début, je ne pense que cela ait été un obstacle professionnel mais plus tard cet isolement est devenu un élément supplémentaire de complication et de limitation de ses moyens d'action.

La seconde phase (les années 90) a été une phase de « crise » : crise esthétique d'abord. C'est le moment des retours à la figuration que vont symboliser la Galerie et le journal *Axe Sud*. Des gestes artistiques éloignés de ceux défendus par Jacques. C'est aussi le début d'une transformation du marché de l'art où les galeries cèdent le pas aux grandes foires internationales. La galerie Sollertis saura franchir le pas – au moins dans sa période faste. Pas Jacques. Il pouvait difficilement prendre les risques financiers qu'impliquait la participation à une foire. Mais en avait-il le goût ? Cette période est aussi celle d'un reflux des initiatives locales de toutes sortes qui avaient créée entre les acteurs culturels des espaces d'échanges et de connivence. Chacun se met à défendre son pré-carré. Il me semble qu'à partir de ce moment-là la galerie commence à perdre de son lustre et de son sens. Les choix artistiques se renouvellent peu. Jacques se replie sur lui-même traversé déjà de doutes. Son chat, ses cigarettes, le bureau et le grand radiateur blanc dessinent un étroit périmètre où il se tient, se terre. Mes souvenirs de la galerie dans cette période c'est le froid, très peu de visiteurs (étant à Montpellier, je ne venais pas aux vernissages) et des murs dont on pouvait espérer qu'ils soient reblanchis. Il y avait alors le sentiment d'une ténacité à affronter cette situation dont Jacques lui-même était très conscient. Ce qui n'empêchait pas qu'il y ait eu encore de belles expositions – en particulier celles de Serge Fauchier.

La troisième période est celle du déclin. Jacques m'entretenait de sa profonde lassitude. Ses problèmes financiers le minaient – il faisait le « banquier » pour ses clients et en attendant ses dettes augmentaient. La confiance avec certains de ses collectionneurs avait été rompue. Faute d'argent, il ne voyageait plus guère. Je me souviens de l'extrême difficulté pour lui faire rencontrer la directrice de la galerie AL/MA (vers 2006) et envisager des actions communes. Il avait été très heureux de cette *sortie* et d'un échange avec une jeune galeriste qui se lançait avec optimisme dans cette activité. Mais rien n'en n'avait résulté. Il se tassait sur lui-même, essayant de faire tourner la galerie au mieux de ses faibles moyens financiers. Les relations avec les artistes, en raison de ces problèmes financiers, se tendaient même si la plupart continuaient de lui faire confiance et attendaient des jours meilleurs. Je pense qu'à cette époque la galerie vivait grâce à un petit nombre de collectionneurs et que

COLLECTIVE
collection #2,
JACQUES GIRARD

—
entretien croisé
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

—
96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org
—

l'apparition de nouvelles structures associatives comme le dynamisme des galeries Sollertis et Kandler l'avaient encore plus isolé. La volonté de Jacques de ne s'en tenir qu'à la sphère marchande, dans cette période de transformation du marché et plus largement peut-être du statut de l'œuvre d'art, a rendu impossible un équilibre financier et l'a éloigné des nouveaux acteurs de la vie artistique (artistes, enseignants, amateurs, etc.) qui trouvaient dans des lieux associatifs ou institutionnels les événements qu'ils espéraient. Période triste pour Jacques - une toux permanente pour laquelle il ne faisait rien pour guérir - était un très mauvais signe. Il le savait. Mais comme pour la galerie, il espérait tenir le plus longtemps possible.

Layla Moget : Un lieu expérimental où on était certain de trouver des artistes intéressants et à suivre.

D. S. : Répondre à votre question, c'est évoquer ce qu'était alors la vie de l'art à Toulouse. Cherchant à voir une pierre particulière, j'avais commencé par fréquenter la galerie de Simone Boudet, rue Pujas, où se rencontraient Carlos Pradal, Corneille, Robert Thon, Christian Schmidt et où exposèrent de nombreux artistes toulousains dont Michel Didier. J'osais aller quelquefois chez Protée, la galerie de Laurence Izern, rue Croix-Baragnon. C'est par hasard, en sortant du lycée que je découvris la galerie de Jacques, et y achetai ma première œuvre, une toile de Philippe Lamy. Ce n'est qu'après que je devais trouver sur mon chemin la galerie Axe-Sud que tenaient Michel Battle et Yasmina : Barcelo y eut, je crois, sa première exposition en France. Je passais souvent la porte de la galerie tenue par Pierre-Jean Meurisse, rue Lafayette ; c'est là que je devais rencontrer Philippe Hortala. Vinrent ensuite l'ouverture de la galerie Éric Dupont ; d'Art-Sud ; des Cahiers de l'Atelier où Brigitte Bosch et Patrick Meunier me firent découvrir Duchêne, Hucleux et Alexandre Hollan parallèlement à leur travail d'édition ; de la galerie Sollertis où Brice Fauché sut faire découvrir de nombreux artistes comme Alain Josseau, Damien Aspe et réaliser des expositions de Sophie Calle, Roland Fischer, Urs Lüthi, Bernard Dufour et tant d'autres artistes. C'est d'abord chez Brice Fauché, puis chez Kandler que je devais rencontrer Bernadette Durand, qui en fut une collaboratrice accueillante et précieuse ; la croisant récemment, elle sut me dire la douleur qu'éprouva Jacques à la mort de Marc Devade, et le fait que Vincent Barré y tint sa dernière exposition ; je l'y rencontrai d'ailleurs le jour du vernissage. D'autres galeries surent aussi aviver la curiosité des toulousains : la galerie Vingt-Sept où Jim Palette eut le bonheur de faire découvrir les peintres lettristes, la galerie Françoise Courtiade où je découvris notamment la peinture de Michel Cure, la galerie G+P de la Halle aux Poissons, la galerie Kandler, Exprmtl, et le Confort des Étranges de Jacques Roubert. De toutes ces galeries, ne demeurent que les deux dernières, si l'on veut être juste avec l'art et son marché à Toulouse. Au sein de ce fourmillement, progressivement arasé par la crise du marché et la maussaderie toulousaine, son incuriosité, la galerie de Jacques fut un véritable phare qui fit face aux tempêtes et maintint le cap. Cette longévité doit sans doute beaucoup à son long compagnonnage avec les artistes de la constellation plus problématique qu'on ne le veut de Supports/Surfaces et de quelques artistes revenus régulièrement chez lui tel Victor Gray, Daniel Bonnal ou Alexandre Delay. Elle lui permit de s'attacher quelques collectionneurs fidèles et de recevoir dans les périodes les plus difficiles l'attachement indéfectible de trois grands peintres : le complice et ami de toujours, ce grand ascendant que fut Piet

COLLECTIVE
COLLECTION #2,
JACQUES GIRARD

—
entretien croisé
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

—
96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org
—

Moget ; les présences généreuses d'Olivier Debré et de François Rouan. Mais, je vois le Commandeur s'agiter : Jacques craignait qu'on le confonde avec Supports/Surfaces et qu'on oublie la part qu'il a toujours accordée à des voix singulières et à de jeunes artistes encore non reconnus, notamment des femmes comme Anne Pesce, Anne-Marie Pécheur, Valérie du Chéné, Fleur Noguera, Marie Dainat, Aurélie Dubois, Vanessa Notley. C'est cette ouverture d'esprit qui à mes yeux a fait la longévité et l'unicité de son travail de galeriste et qui rendait si vivante sa galerie. J'en retiendrai deux moments particuliers : celui du vernissage d'une exposition de Ben que salua l'intervention de Serge Pey déclamant un « Faren tot Petar » inénarrable ; celui de l'hommage à Philippe Hortala qui se tint dans la cour en présence des parents de l'ami disparu. Articulant fidélité et surprises, artistes confirmés et talents prometteurs, la galerie fut à mes yeux ce point d'ancrage dans une ville où l'art était perçu comme une menace par les politiques qui régissaient la ville, comme en fit cruellement l'épreuve Jacques Ligot. Toulouse lui doit d'avoir vu la création des Abattoirs. Plus tard il me permit de rencontrer Christian Bernard, lors de son premier commissariat Printemps de Septembre. Jacques et sa galerie furent indéniablement une cheville ouvrière de l'art à Toulouse, ce que j'ai toujours aussi apprécié.

L. P. : POUVEZ-VOUS NOUS PARLER D'UNE ŒUVRE OU D'UN ARTISTE PARTICULIÈREMENT IMPORTANT POUR VOUS, QUE VOUS AURIEZ DÉCOUVERT À LA GALÉRIE ?

Régis Bergua : En fait tous les artistes puisqu'on ne pouvait pas les voir ailleurs à Toulouse. En particulier, j'ai été impressionné par les sculptures de Domagala, notamment le portail ou l'escalier mais aussi par Rouan ou les gazes de Dezeuze, les peintures de Devade qu'il avait présenté en 1982 à l'ouverture de la galerie sans parler de Martin Barré. Chaque œuvre qu'il présentait avait une particularité qui la rendait émouvante.

Michel Bousseyroux : J'ai rencontré Jacques Girard en 1983 et peu à peu nous sommes devenus amis. C'est grâce à Jacques que j'ai découvert les artistes du mouvement Support-Surface, comme Cane, Pincemin, Devade, Dezeuze, Bioulès, et aussi de jeunes artistes comme Anne-Marie Pécheur, Jeanne Lacombe, Anne Pesce, Sandrine Raquin... Il avait une façon très simple et juste de parler d'art, très discrète et extrêmement sensible de parler d'un tableau, d'une œuvre, de la faire découvrir et de la faire aimer. C'est ainsi qu'il m'a fait découvrir, aimer et acheter une œuvre du grand peintre actionniste viennois Arnulf Rainer, « Überarbeitung von Grafik von Henri Michaux ». C'est une œuvre au noir, une retouche d'une œuvre graphique de Michaux qui lui rend hommage en griffonnant au noir par-dessus.

C. C. : Dado

Geneviève Dortignac : Claude Lévêque, dont j'avais vu le travail à la Villa Arson auparavant. Jacques projetait de faire une exposition. Je l'avais accompagné chez l'artiste dans son appartement parisien. Un moment

COLLECTIVE
COLLECTION #2,
JACQUES GIRARD

—
entretien croisé
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

—
96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org
—

unique de dialogue, pour moi de découverte, autour du déjeuner gourmand, généreux, arrosé d'un excellent bourgogne que l'artiste avait préparé. Lors de l'exposition j'ai absolument voulu acheter l'installation qui était présentée à la galerie. Je venais deux fois par semaine. Jacques ne me l'a pas vendu, il voulait la garder !

Je ne connaissais pas l'artiste et écrivain Marc Devade. Jacques m'avait prêté un ouvrage. Son exposition a été pour moi un choc, son travail me rapproche de l'expression américaine.

Pierre Manuel : Sans aucun doute, les artistes de la mouvance Supports/Surfaces et ceux qui lui ont succédé : Cane, Devade, Dezeuze, Pagès, Pincemin, Viallat, Fauchier et Pécheur. J'ai gardé un fort souvenir des expositions de Serge Fauchier et d'Yves Reynier. Et loin de ces démarches des œuvres de Daniel Bonnal. Je sais aussi l'amitié profonde (qui n'allait pas sans déchirements) qui le liait à Victor Gray dont il a défendu le travail avec courage. Et bien sûr tout ce que Piet Moget a amené et que j'ai découvert chez Jacques : Charchoune, Geer Van Velde, Un coucher de soleil de Mondrian, des copies de maîtres espagnols par Matisse... Des peintures qui pour l'époque, Toulouse et moi étaient hors des chemins battus. Et j'aimais que ces peintures se regardent et se jugent hors de tout historicisme – valeur dominante en « esthétique ». Jacques avait à la fois une cohérence dans ses choix (je pense que leur qualité en était la cause – plus qu'une « ligne de la galerie ») et une grande liberté.

Layla Moget : Je ne vais pas dire Piet... Mais il y en eu beaucoup! (Toni Grand, Matias Spescha, Patrick Sauze, Bernard Pagès...).

D. S. : Ma réponse vous surprendra sans doute, mais un nom s'est immédiatement imposé, aux côtés de ceux de Valérie du Chéné que j'avais préalablement découverte au VKS et de Jean-Pierre Pincemin dont j'avais déjà vu des toiles à la galerie de Jean Fournier. Je saluerai donc la découverte qu'il me fit faire du travail de Claude Lévêque que Jacques sut reconnaître immédiatement après son exposition à l'Arc et celle à l'Abbaye de Meymac. C'est par hasard que je passai à la galerie le jour du montage de l'exposition. Immédiatement, ce rapport à l'enfance que ses œuvres donnaient à voir, « des biographèmes » eût dit Roland Barthes, me bouleversèrent. J'hésitai longtemps à acheter « Le petit vélo rouge » que les efforts de Catherine Gaich firent entrer beaucoup plus tard dans les collections du musée, mais trop tardivement pour que l'artiste et le galeriste ne se fussent préalablement fâchés. J'essayai même une fois, en Avignon, à la fondation Lambert, de persuader l'artiste d'exposer à nouveau chez Jacques, mais il m'opposa un refus, assez diplomate toutefois. « Le petit vélo » qui dit l'émancipation craintive de l'enfant qui va faire le tour du pâté de maison, son arrachement rimbaldien à l'univers familial, maternel surtout, immédiatement me transporta. Mais il nous fallut aussi nous transporter jusqu'à un magasin de jouets pour y trouver la pile nécessaire au petit train qui tournait autour des pieds d'une armoire familiale à la structure fragile. Dès lors, le travail de Claude Lévêque ne devait pas me quitter.

Relisant ma réponse, je songe à ces ajouts incessants que fit Montaigne à ses « Essais ». Il me faut donc ici évoquer deux découvertes qui furent concomitantes : celle de la galerie et celle du travail de Philippe Lamy. Au sortir d'un cours donné au Lycée Pierre de Fermat, le travail et l'écoute des élèves m'ayant particulièrement satisfait, je flâne vers les quais, emprunte la rue des Blanchers, passe devant un proche d'où je

COLLECTIVE
COLLECTION #2,
JACQUES GIRARD

entretien croisé
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org

découvre un espace d'exposition dans le lointain. J'y dirige mes pas, salue le galeriste et celui avec qui il parle, et dont je découvrirai progressivement plus tard la richesse du regard artistique. Une toile est là, posée au pied du bureau : elle est récente, me dit le galeriste, représente dans son travail très matiériste un verre d'eau, qui résonne en moi avec un texte de Francis Ponge. J'en demande le prix, l'artiste et l'acquiéris. Ce fut là mon entrée dans le monde de la galerie de Jacques et dans la collection.

C. P. : COMMENT AVEZ-VOUS CONSTITUÉ VOTRE COLLECTION PERSONNELLE ?

Régis Bergua : Au fur et à mesure. D'abord j'ai erré dans les galeries de Toulouse où on pouvait acheter Kijno, ou Lindström pour 2.500 francs ou Marfaing pour 1.000 francs. Ces oeuvres me paraissaient très convenues. Elles ne remuaient rien en moi. Puis j'ai connu Jacques Girard par hasard, très fortuitement, par l'intermédiaire d'un promoteur qui m'avait dit qu'il était très bon parce qu'on pouvait lui rendre les œuvres qu'on ne voulait plus. Jacques est venu un soir et a laissé à la maison une toile de Geer Van Velde très grande pour un prix astronomique pour moi, soit 15.000 francs. Plusieurs semaines ont passées sans nouvelle et la galerie n'était pas encore ouverte. Enfin Jacques est réapparu et a repris son tableau. Ensuite, c'est l'engrenage, mois après mois, année après année. Il y avait toujours une œuvre magnifique à acheter, par exemple Pincemin (palissades) pour 20.000 francs soit 3.000 euros payable au gré du client ou un magnifique dessin de Devade pour 1.000 francs soit 152 euros.

Michel Bousseynroux : Je passais souvent le samedi après-midi chez Jacques, dans sa galerie où il lisait un bouquin. Nous passions un moment à discuter, à fumer clope sur clope. Il me parlait de tel ou tel tableau exposé ou qu'il avait dans sa réserve. C'est ainsi que petit à petit je lui ai acheté, la première fois un Victor Gray, puis un Monique Frydman, puis un Geer Van Velde....

C. C. : A travers des coups de cœur, des rencontres avec les artistes qui m'ont donné envie de m'entourer de leurs œuvres.

Geneviève Dortignac : La relation à l'œuvre est chaque fois différente. C'est une situation, une sensation, une émotion, un sentiment, une intuition, un besoin ... et même, au risque de paraître ringarde par l'expression galvaudée : un coup de cœur. Rencontrer l'artiste, converser avec lui m'influence parfois. N'entrent jamais en compte dans mes choix la mode artistique ou le placement d'argent.

Pierre Manuel : Je ne me définis pas comme collectionneur même s'il m'est arrivé d'acheter quelques œuvres à Jacques. Et plus souvent encore d'hésiter à en acheter – n'ayant pas les moyens financiers pour franchir le pas. Aujourd'hui, je suis content de posséder ces quelques traces de nos « échanges ». Jacques se réjouissait qu'un artiste qu'il défendait se retrouve chez moi comme il aurait été content de l'avoir chez lui. Il m'arrivait souvent de lui parler de la gravure de JPP – initiales aussi d'un célèbre footballeur marseillais des années 80 dont mon jeune fils s'étonnait qu'il sût aussi graver !!! Dans sa compréhension de la relation marchande, le sens premier que lui donnait Jacques n'était pas de

COLLECTIVE
COLLECTION #2,
JACQUES GIRARD

—
entretien croisé
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

—
96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org
—

« vendre » mais de savoir que telle œuvre allait vivre chez telle personne, qu'elle y trouverait sa place. Peut-être est-ce pour cela qu'il laissait partir certaines toiles avant même qu'elles soient payées. Son plaisir était le plaisir du collectionneur et celui de savoir qu'un tableau, un dessin ou un livre avait trouvé où être. Pendant des années, pour moi, le plaisir de les regarder ou de les ouvrir (pour le livre de François Rouan) se mêlait de cette gratitude envers Jacques.

Layla Moget : Le mérite en revient à Piet Moget mon père!

D. S. : La réponse est complexe et lui appartient. En fait, deux paramètres l'ont déterminée : l'argent et l'espace. Ils expliquent les reproches amicaux que pouvait me faire Jacques, d'être trop timoré. Mais comment acquérir « Le petit vélo » de Claude Lévêque si je ne puis vraiment l'exposer, le regarder vraiment ? Et comment acheter une œuvre qui aurait représenté deux mois de salaire d'une année ? Une troisième donnée s'est aussi vite imposée : la collection est de l'ordre de l'intime, d'un intime qui se construit et s'élabore grâce aux œuvres qui viennent progressivement s'agrèger les unes aux autres. Et là, je puis vous dire que les toiles vous le font vite comprendre, qui s'acceptent ou se rejettent. Les œuvres qui ont progressivement constitué ma collection résultent donc non d'un choix vraiment rationnellement posé, mais de moments particuliers qui font qu'une œuvre s'ouvre à vous, et que des œuvres précédemment acquises semblent les appeler. Elles résonnent en vous avec d'autres que vous possédez déjà. Un autre critère, le seul véritable peut-être, tient au fait que l'œuvre acquise conserve en elle la capacité à vous rappeler toutes celles qui l'accompagnaient le jour où vous les avez vues, ou celles dont elle conservera la trace en elle. Blanchot écrit dans « L'attente l'oubli » une phrase qui m'évoque, me semble-t-il, ce que j'essaie maladroitement de formuler ; « En secret au milieu de vous » dit-elle. Je ne vous surprendrai pas en vous confiant qu'Anne-Marie Jugnet en avait fait le motif d'un des travaux qu'elle exposa chez Jacques, un négatif inversé. J'hésitai longuement à l'acheter, ne pus m'y résoudre pour les raisons évoquées plus haut. Quelques jours après la mort de Jacques, l'artiste exposait chez Martine Aboucaya à Paris et avoua, bouleversée, qu'il avait été son premier galeriste. Vous l'aurez compris : cette œuvre est secrètement au cœur de ma collection, comme les regards de ces galeristes qui m'ont permis de la constituer.

L. P. : QUEL SOUVENIR CONSERVEZ-VOUS DU GALERISTE JACQUES GIRARD ?

Régis Bergua : Un passionné qui a tout donné à sa passion.

Michel BousseYROUX : Jacques était un homme exquis et plein de tact, d'une grande délicatesse. Je me souviens de son sourire et de son regard légèrement voilé par les volutes de sa cigarette. Dans ses derniers mois, alors qu'il se savait atteint par la maladie, il me téléphonait pour me dire combien il était heureux de vivre, de savourer la vie. Il me disait se sentir enfin libre, allégé. Deux ou trois semaines avant sa mort, je le rencontrai se promenant près de chez moi, place de la Dalbade. Il me dit, avec un sourire triste, que ce coin de Toulouse était une galerie à ciel ouvert.

COLLECTIVE
COLLECTION #2,
JACQUES GIRARD

—
entretien croisé
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

—
96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org
—

Gilbert Cousteaux : Jacques aimait l'art contemporain... et le football, comme mon cousin Henri qui ne manquait jamais un vernissage rue des Blanchers, pas plus qu'ils ne manquaient tous les deux un match du Toulouse Football Club en se rendant, qu'il pleuve ou qu'il vente, au Stadium pour supporter fidèlement l'équipe toulousaine malgré ses résultats erratiques.

Jacques aurait été un bon entraîneur de football car il avait constitué une équipe solide d'artistes, équipe composée d'expérimentés capables de s'exprimer sur toutes les surfaces, mais aussi de jeunes pleins de promesses auxquels il offrait les premiers moments d'une exposition au public. On dit souvent qu'un galeriste expose les artistes de sa génération, mais Jacques avait une très grande curiosité et n'hésitait pas à prendre le risque d'exposer de jeunes artistes presque inconnus. Ainsi il incitait ses collectionneurs à aborder d'autres pratiques. Jacques était discret, sa voix douce trahissait sa bienveillance naturelle.

La disparition de Jacques a marqué la fin d'une époque, celle où il était possible, par son intermédiaire, de rencontrer régulièrement et d'échanger directement avec des artistes qui savaient ce qu'ils devaient au découvreur qu'il était. La fin d'une époque aussi où plusieurs galeries privées de qualité permettaient de montrer, à Toulouse, plusieurs formes de la création contemporaine dans des espaces autres que muséaux.

Geneviève Dortignac : Un homme intelligent, intègre, sensible et tellement attachant. Pas un souvenir... DES souvenirs essaimés au fil des ans!... Le jour où il a trouvé l'espace rue des Blanchers, les travaux, les vernissages dont certains diners se passaient ensuite à la maison avec les artistes. Son écoute, son plaisir de monter les expositions, ses moments de doute aussi et selon lui « mon enthousiasme contagieux » qui le rassurait, les déjeuners dans les bistrotts du quartier, les visites d'atelier ... une vraie complicité amicale.

C. C. : Celui d'un homme hors du commun, d'apparence un peu réservée qui cache une grande sensibilité, un homme intègre et exigeant dans ses choix artistiques, qui a exposé les artistes dont il aimait le travail.

Il avait fait de la galerie un lieu de rencontre familial, autour d'un réseau de collectionneur, de passionnés ou d'amis qui s'y retrouvaient autour d'une ambiance chaleureuse lors des vernissages.

Jacques c'était un *œil*, un *visionnaire*, qui avait la faculté de découvrir de jeunes artistes talentueux.

Pierre Manuel : Peut-être deux souvenirs : celui des premières années où, avec assurance, il attendait sans crainte les appréciations de ses visiteurs - comme s'il se suffisait à lui-même pour les choix de la galerie, pour son développement et son « image » dans le milieu toulousain. Et celui des dernières années où il était bien plus anxieux sur ses choix, replié sur lui, en attente de quelque chose qu'il ne formulait pas – par dignité ou parce qu'il avait lui-même du mal à la cerner. Mais lorsque je quittais la galerie parfois après plusieurs heures, c'était avec l'impression de ne pas avoir été capable de nous « parler » ; d'être resté sur le bord des choses. Mais la galerie c'était aussi le chat - un double philosophe - ou la réserve à l'étage (véritable caverne d'Ali-Baba où de belles pièces d'art africain côtoyaient de nombreux dessins encadrés ou des « sculptures »). Difficile

COLLECTIVE
COLLECTION #2,
JACQUES GIRARD

entretien croisé
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org

de s'y déplacer...
Ou le silence...

Layla Moget : Ce qu'était Jacques pour nous : tout d'abord un véritable ami.

Avec Piet il a développé une véritable relation de complicité et leur discours autour de l'art ne manquait pas de piquant!

Il a été un visionnaire dans notre région, même le seul!

Il n'a pas eu peur de proposer des expositions d'artistes jeunes et encore peu connus (qui le sont devenus ensuite!).

Sous ces airs de grand timide, d'homme très réservé se cachait un regard acéré sur la création d'aujourd'hui.

Il a su en toute simplicité, sans faire de bruit ni grand étalage de pub, s'entourer de véritables collectionneurs à qui il a transmis son amour pour l'art contemporain.

D. S. : « Alors ... ça te plaît ? » La voix se fait à peine murmure, douce incitation à l'approbation. La tête légèrement penchée, un peu ronde, - mais rien en elle d'apitoyant - s'élève doucement, en même temps que le sourire léger qu'accompagnent les mots. Ce voile du sourire est en lui-même un aveu. Il sait que si vous êtes resté ainsi au centre de la vaste salle, pour ensuite vous rapprocher des œuvres accrochées, trouver ainsi la juste distance qu'elles vous apprennent à respecter. Immobile, assis à son bureau, dans l'entrée, Jacques s'est progressivement rapproché. Il partage avec vous son attachement pour ces travaux d'artiste avec lesquels il entretiendra un dialogue tout un mois au moins. Il s'est rarement trompé, mais vous pouvez aussi ne pas tout partager de ses choix, de ses goûts, de ses rejets. Bien sûr, d'autres conversations viendront s'agréger à ce ballet des pas. Nous nous rapprocherons alors du bureau où il se tenait généralement ; il ne le quittait que pour venir recueillir vos émotions de regardeur. Il savait alors dire ses difficultés de galeriste, les heures solitaires passées à attendre le chaland, les bonheurs des visites d'atelier. Nos confidences étaient retenues, plaisantes ; quelques revues ou livres tendaient à encombrer le bureau où devait apparaître plus tard l'ordinateur. Ainsi se nouait l'amitié au gré des paroles et des silences. Affable, Jacques n'a jamais été un grand causeur sans doute, ni non plus Jean Fournier dont la haute silhouette et la démarche de chat me le font souvent rapprocher. Leurs galeries nécessitaient la même traversée d'un sas, d'une cour, le détour et le retrait nécessaire, avant un acte qui engage le regard.

J'aimerais retenir de lui cette présence familière respectueuse du silence des œuvres, du regard de l'autre, qu'il fût artiste, collectionneur ou simple promeneur de l'art. Et je me souviens de ces moments plus rieurs et souvent animés du montage des expositions : j'aimais à passer quelques jours avant le vernissage, lui donner un coup de main parfois, rendre ainsi plus palpable notre proximité en ces moments où progressivement se met en place un dispositif du voir. « Oui, ça me plaît ! »

Les erreurs factuelles, ou les omissions, n'engagent que les auteurs des textes.

COLLECTIVE
COLLECTION #2,
JACQUES GIRARD

entretien croisé
entre des
collectionneurs et
contributeurs de
l'exposition

96, rue Michel Ange
31200 Toulouse
T. + 33 (0)5 61 13 37 14
contact@lebbb.org
www.lebbb.org